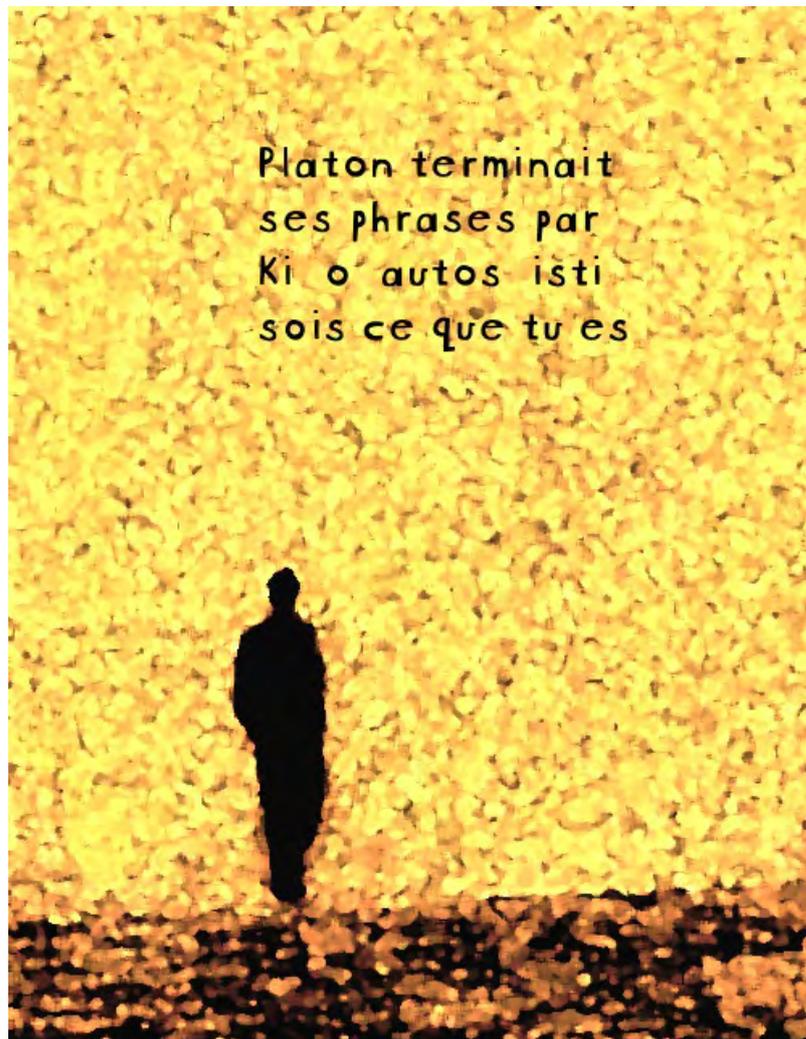


SÉMINAIRE 2014-2015

ENCORE ET ENCORE !

Retour sur la Troisième (XII)

Transcription de l'intervention de
Christian DUBUIS SANTINI

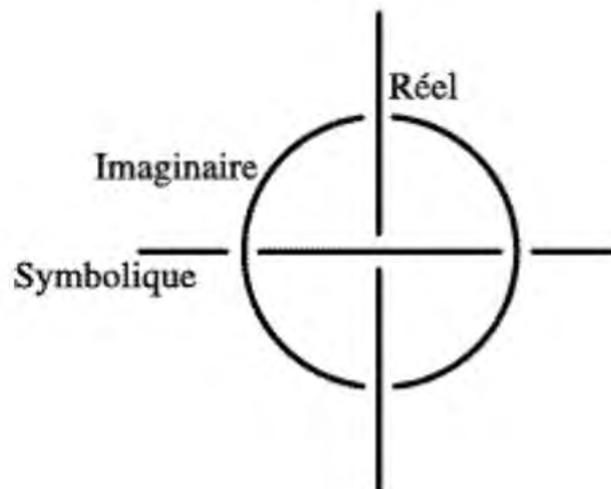


Octobre 2014

Transcription : Cécile CRIGNON

Graphorismes : Christian DUBUIS SANTINI

LACAN:



(figure 3)

Supposez même que ce soit la même chose pour le symbolique. Il suffit que l'imaginaire, à savoir un de mes trois tores, se manifeste bien comme l'endroit où assurément on tourne en rond, pour qu'avec deux droites ça fasse nœud borroméen. Ce que vous voyez là en haut, ce n'est pas par hasard, peut-être, que ça se présente comme l'entrecroisement de deux Φ de l'écriture grecque. C'est peut-être bien aussi quelque chose qui est tout à fait digne d'entrer dans le cas du nœud borroméen. Faites sauter aussi bien la continuité de la droite que la continuité du rond, ce qu'il y a de reste, que ce soient une droite et un rond ou que ce soient deux droites, est tout à fait libre, ce qui est bien la définition du nœud borroméen.

En vous disant tout ça, j'ai le sentiment – je l'ai même noté dans mon texte – que le langage, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et à s'enrouler, à se contourner d'une façon dont après tout je ne peux pas dire que je ne donne pas ici l'exemple. Il ne faut pas croire qu'à relever le gant pour lui, à marquer dans tout ce qui nous concerne à quel point nous en dépendons, il ne faut

pas croire que je fasse ça tellement de gaieté de cœur.
J'aimerais mieux que ce soit moins tortueux.

Ce qui me paraît comique, c'est simplement qu'on ne s'aperçoive pas qu'il n'y a aucun autre moyen de penser et que des psychologues à la recherche de la pensée qui ne serait pas parlée, impliquent en quelque sorte que la pensée pure, si j'ose dire, ce serait mieux. Dans ce que tout à l'heure j'ai avancé de cartésien, le *je pense donc je suis*, nommément, il y a une erreur profonde, c'est que ce qui l'inquiète, c'est quand elle imagine que la pensée fait étendue, si on peut dire. Mais c'est bien ce qui démontre qu'il n'y a d'autre pensée, si je puis dire, pure, pensée non soumise aux contorsions du langage, que justement la pensée de l'étendue. Et alors ce à quoi je voulais vous introduire aujourd'hui, et je ne fais en fin de compte après deux heures que d'y échouer, n'est-ce pas, que de ramper, c'est ceci : c'est que l'étendue que nous supposons être l'espace, l'espace qui nous est commun, à savoir les trois dimensions, pourquoi diable est-ce que ça n'a jamais été abordé par la voie du nœud ?

Je fais une petite sortie comme ça, une évocation citatoire du vieux Rimbaud et de son effet de bateau ivre, si je puis dire :

« Je ne me sentis plus tiré par les haleurs »¹.

Il n'y a aucun besoin de rimbateau, ni de poâte ni d'Ethiopoâte, enfin, y'a aucun besoin de ça pour se poser la question de savoir pourquoi des gens qui

¹ En citant A. Rimbaud, Lacan dit : « Je ne me sentis plus tiré par les haleurs », or Rimbaud n'a pas écrit « tiré » mais « guidé ». *Le bateau ivre*, 1871, in *Poésie*, Œuvres Complètes, Paris, Gallimard, collection *La Pléiade*, 1972.

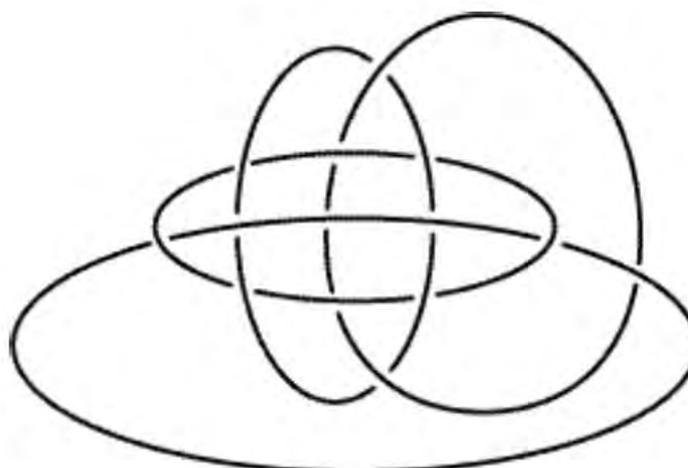
incontestablement taillaient des pierres – et ça, c'est la géométrie, la géométrie d'Euclide – pourquoi ces gens qui quand même ces pierres avaient ensuite à les hisser au haut des pyramides, et ils ne le faisaient pas avec des chevaux ; chacun sait que les chevaux ne tiraient pas grand-chose tant qu'on n'avait pas inventé le collier, comment est-ce que ces gens qui donc tiraient eux-mêmes tous ces trucs, ce n'est pas d'abord la corde et du même coup le nœud qui est venu au premier plan de leur géométrie ? Comment est-ce qu'ils n'ont pas vu que grâce au nœud et à la corde, cette chose dans laquelle les mathématiques les plus modernes elles-mêmes, c'est le cas de le dire, perdent la corde, car on ne sait pas comment formaliser ce qu'il en est du nœud ; il y a un tas de cas où on perd les pédales ; ce n'est pas le cas du nœud borroméen ; le mathématicien s'est aperçu que le nœud borroméen, c'était simplement une tresse, et le type de tresse du genre le plus simple.

Il est évident que par contre ce nœud, là tel que je vous l'ai mis en haut (fig.3) d'une façon d'autant plus saisissante que c'est elle qui nous permet de ne pas faire dépendre toutes les choses de la consistance torique de quoi que ce soit, mais seulement au moins d'une ; et cette *au moins une*, c'est elle qui, si vous le rapetissez indéfiniment, peut vous donner l'idée sensible du point, sensible en ceci que si nous ne supposons pas le nœud se manifester du fait que le tore imaginaire que j'ai posé là se rapetisse, se rapetasse à l'infini, nous n'avons aucune espèce d'idée du point, parce que les deux droites telles que je viens de vous les inscrire, les droites que j'attribue, que j'affecte des termes du symbolique et du réel, elles glissent l'une sur l'autre, si je puis dire, à perte de vue. Pourquoi est-ce que deux droites sur une surface, sur un plan, se croiseraient, s'intercepteraient ? On se le demande. Où est-ce qu'on n'a

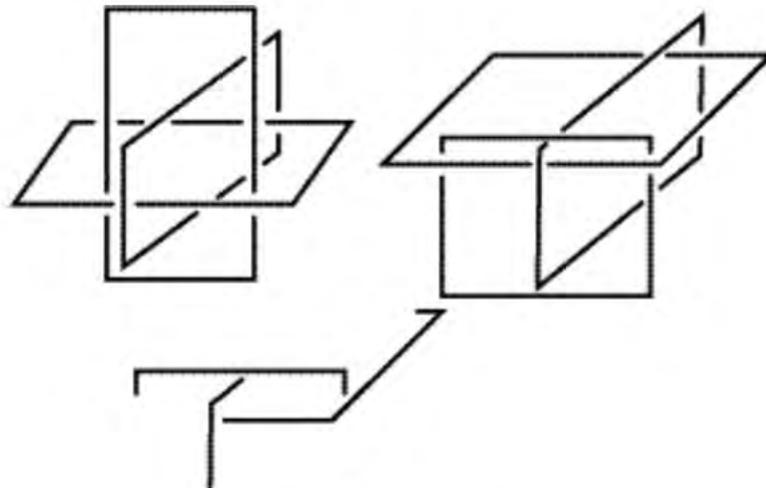
jamais vu quoi que ce soit qui y ressemble ? Sauf à manier la scie, bien sûr, et à imaginer que ce qui fait arête dans un volume, ça suffit à dessiner une ligne, comment est-ce qu'en dehors de ce phénomène du sciage, on peut imaginer que la rencontre de deux droites, c'est ce qui fait un point ? Il me semble qu'il en faut au moins trois.

Ceci bien sûr nous emmène un tout petit peu plus loin. Vous lirez ce texte qui vaut ce qu'il vaut, mais qui est au moins amusant.

Il faut quand même que je vous montre. Ceci bien sûr (fig. 4) vous désigne la façon dont en fin de compte le nœud borroméen rejoint bien ces fameuses trois dimensions que nous imputons à l'espace, sans d'ailleurs nous priver d'en imaginer tant que nous voulons, et voir comment ça se produit. Ça se produit, un nœud borroméen, quand justement nous le mettons dans cet espace. Vous voyez là une figure à gauche, et c'est évidemment en faisant glisser d'une certaine façon ces trois rectangles qui font déjà parfaitement nœud à soi tout seul, c'est en les faisant glisser que vous obtenez la figure d'où part tout ce qu'il en est de ce que je vous ai montré tout à l'heure, de ce qui constitue un nœud borroméen, tel qu'on se croit obligé de le dessiner.



(figure 4)

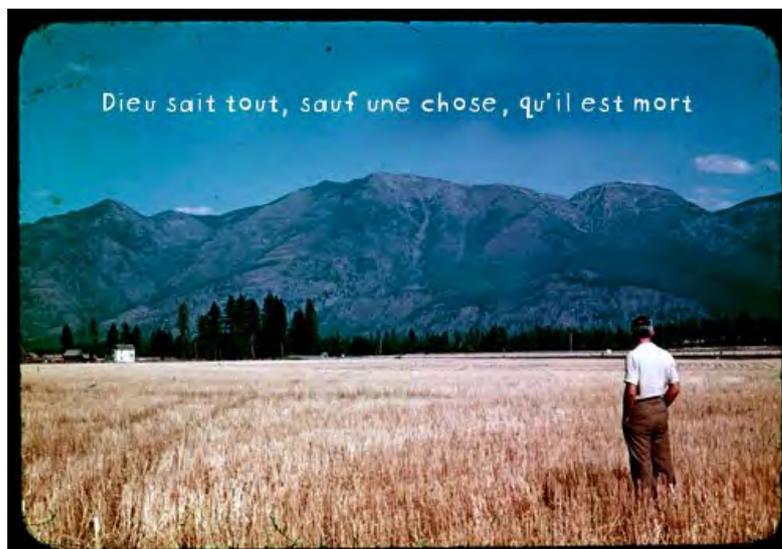


(figure 5)

Alors, tâchons quand même de voir de quoi il s'agit, à savoir que dans ce réel se produisent des corps organisés et qui se maintiennent dans leur forme ; c'est ce qui explique que des corps imaginent l'univers. Ce n'est pourtant pas surprenant que hors du parlêtre, nous n'ayons aucune preuve que les animaux pensent au-delà de quelques formes à quoi nous les supposons être sensibles de ce qu'ils y répondent de façon privilégiée. Mais voilà est-ce que nous ne voyons pas et ce que les éthologistes, chose très curieuse, mettent entre parenthèses – vous savez ce que c'est que les éthologistes, c'est les gens qui étudient les mœurs et coutumes des animaux – ; ce n'est pas une raison pour que nous imaginions nous-mêmes que le monde est monde pour tous animaux, le même, si je puis dire, alors que nous avons tant de preuves que même si l'unité de notre corps nous force à le penser comme univers, ce n'est évidemment pas monde qu'il est, c'est immonde.

C'est un passage qui apparaît *a priori* comme moins décisif puisqu'il est aussi sur un rythme de parole où il convoque l'imagination, notamment avec son postulat qu' :

Il n'y aurait de pensée pure que celle de l'étendue.



Ça, c'est très simple ce que ça veut dire, c'est : vous vous mettez comme ça, debout, vous regardez devant vous et vous avez une étendue. Là, on a un manifeste cinématographique qui est remarquable là-dessus, c'est le western. Le western notamment de John Ford, puisqu'il apparaît dans tous ces westerns-là que les hommes sont *lost in space*, c'est le cas de le dire :

perdus dans l'espace.

Je suis allé aux Etats-Unis et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est la nature elle-même, l'espace lui-même. Dans ces films-là, vous voyez ces hommes complètement perdus dans l'espace à perte de vue.

Et, comment vont-ils s'y retrouver ? Alors en nouant — je vous conseille *La prisonnière du désert* bien sûr, qui est absolument génial, mais il y a aussi un film qui s'appelle *Three Godfathers* où c'est trois gangsters qui dans cette espace-là, ce Far West, vont dans une ville pour braquer une banque et par un concours de circonstances assez extravagant, quand ils partent, quand ils s'enfuient après avoir braqué la banque, ils se retrouvent avec un nouveau-né, un bébé dans un couffin. Alors, ça paraît curieux, mais d'un seul coup :

Ça change complètement les coordonnées de l'espace.

Ils se trouvent convoqués à une espèce de **nœud existentiel** où ils peuvent se rattacher à autre chose qu'à leur fantasme d'espace infini dans lequel ils sont perdus, où il n'y a pas de possibilité de morale, ni d'éthique, il n'y a rien. Donc, là, d'un seul coup, ils sont : *ancrés quelque part.*



Dans cette approche de ce passage d'aujourd'hui, ce qui est convoqué, c'est cette notion d'**étendue**.

Tous ceux qui ont fait un peu de travail sur la peinture, savent très bien qu'à part cette pensée pure de l'étendue, qu'on ne peut pas peindre justement, représenter, dès qu'il s'agit de peindre quelque chose, on n'arrive pas à le voir parce que :

Le langage s'interpose toujours

entre ce que je vise,

ce que je veux voir,

et le sujet qui perçoit.



Il y a un texte fameux de Charles Lapicque qui était un peintre du début du siècle où il raconte comment en essayant de peindre un arbre, il traverse toutes ces épreuves. Et aussi, quand il veut peindre la mer, il se demande : « Et si je vois

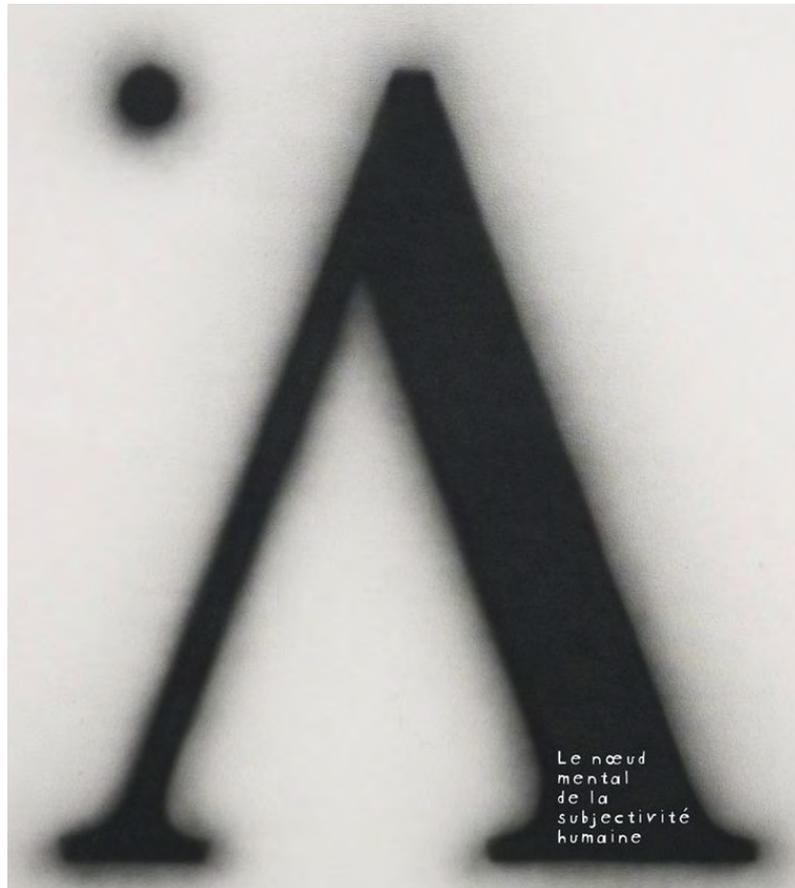
quelqu'un en train de se noyer ? Qu'est-ce que je fais ? Je continue à peindre ou je plonge pour essayer de le sauver ? »

La convocation dans l'espace prend acte immédiatement à la fois d'être perdu dans l'espace et le fait de s'ancrer, c'est faire appelle au symbolique, c'est-à-dire qu'effectivement toute la pensée ne va être rien d'autre que des mots et ils vont interférer donc avec ma propre perception.



Et c'est justement là où — je pense —, Lacan s'est essayé de nous amener, à ces notions de :

nœuds



... et de réfléchir à comment se fondent les nœuds et pour ça, il insiste beaucoup sur :

Le trois

Puisqu'on est dans la Troisième justement, c'est récurrent, et donc il n'arrête pas de dire: vous croyez que c'est un deux ? Mais non, il faut toujours trois. Comme il y a trois moments dans la logique, il y a toujours trois, même quand on croit qu'il n'y a que deux, il y a trois. Un point c'est tout, ce n'est pas deux, sinon c'est impossible.

C'est bien d'insister sur le fait que nous sommes perdus dans l'espace. Vous avez ce Boeing qui était tombé entre le Brésil et la France parce qu'ils ne savaient pas si l'avion montait ou descendait. Alors, on fait comme si on était correctement intégré dans l'espace, parce qu'on vit en ville, avec des panneaux, des trucs, mais en fait, nous sommes complètement perdus. Et on ne sait même pas si on monte ou si on descend. J'avais fait l'expérience à ski, un jour blanc, à moins d'être très très incarné et absolument dans ses pieds, vous ne savez absolument pas si vous êtes de ce côté-là ou de ce côté-ci de la pente :

**Nous sommes absolument
perdus dans l'espace.**



On ne pense pas avec le cerveau. C'est comme si on avait une technologie extérieure qui est le langage lui-même, qui nous est exogène et avec quoi on pense. Et qui fait aussi partie de la chose dont on ne sait rien, qui nous perd et en même temps nous permet d'aborder la chose.

C'est ça la manière d'aborder psychanalytiquement les choses, c'est-à-dire de comprendre que justement :

Nous sommes parasités par le langage.



Il faut remonter à chaque fois avec la lecture géniale qu'il fait de Descartes « je pense, donc je suis » : c'est que le « je suis » ne peut être que médiatisé par un « je pense ». Au fond « être » c'est un mot, donc c'est par rapport au langage. On n'accède pas vraiment au « je suis ». On y accède *négativement*, en ayant la conscience d'être perdu dans l'espace, il y a une possibilité de remonter et d'inverser la chaîne et de retrouver un minimum de Réel.

C'est ça qu'il essaye de dire — c'est difficile d'ailleurs, la façon dont je veux simplifier les choses et je les embrouille davantage —, mais que :

Se nouer quelque part dans l'espace, on peut le faire parce qu'il y a du langage, mais c'est le langage qui nous a perdus.



On ne peut parler qu'à partir de notre expérience à nous de ce nouage et de l'espace et donc, c'est à travers la fenêtre de notre fantasme qu'on peut élaborer des choses comme ça qui nous concernent plus que ça concerne le monde.

Nous sommes perdus dans le langage.
Pas seulement dans l'espace.

Le fait d'être perdu dans l'espace vient d'être a priori déjà perdu dans le langage.

Donc après, la priorité forcément, c'est d'essayer de s'orienter dans la pensée, ce qui veut dire s'orienter dans la langue.

Ce petit passage de Lacan pour nous sensibiliser est très difficile d'accès, c'est le côté concret du **nœud borroméen** qui se produit *par la parole et dans la parole*.

C'est par la parole qu'on accède
aux trois dimensions de l'espace
qui recouvrent Imaginaire, Symbolique et Réel.



Voilà, ça c'est la notion de **nœud**, et donc vous vous rendez compte — c'est tellement simple ! Ce n'est pas que c'est compliqué, Lacan, c'est nous qui sommes compliqués —

qu'on a de mauvaises habitudes de pensées, on a l'impression que tout ce qu'on a appris à l'école, etc. va nous permettre de nous en sortir et en fait, on n'arrive pas à accéder aux choses simples, qui sont simples, mais qui ne sont pas simplistes. C'est-à-dire là, cette notion même :

D'être soi-même dépendant de la manière dont notre propre sujet se noue à un objet — donc c'est l'objet petit a — dans le fait que nous soyons perdus dans l'espace et être perdus dans l'espace c'est être perdus au départ dans la langue elle-même.

Et en plus, peut-être qu'on ne va peut-être pas aller trop loin, il y a eu une **inversion temporelle** entre le Symbolique et le Réel...

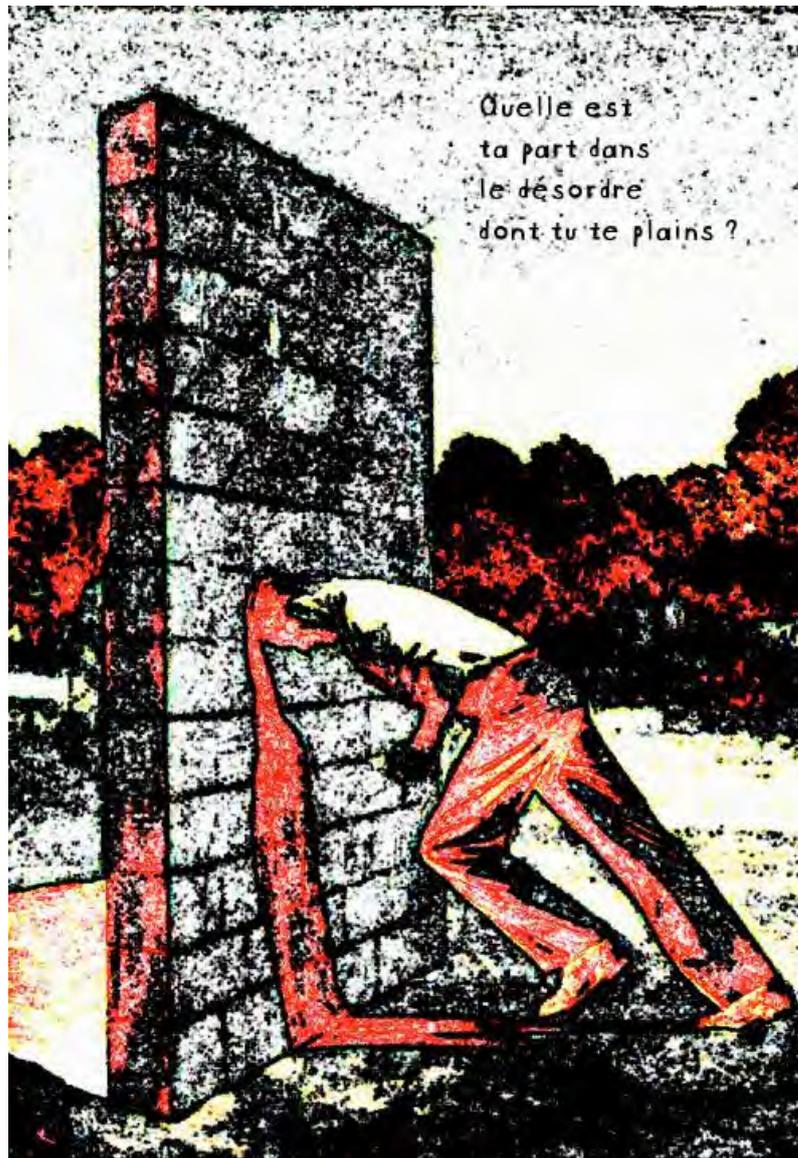
Alors, comment ne pas se perdre dans le langage, c'est la première mission... Si vous l'acceptez ! ^^

Après, bon, ça finit sur le fait que :

Le monde est immonde.

Aujourd'hui, on s'imagine que le monde c'est ce qu'on nous raconte à la télé, sur les médias, sur internet. Donc, évidemment, on ne peut pas se rendre compte — qu'il est immonde, oui ! —, mais ce qui est immonde c'est le fait de ne pas voir que :

C'est par notre fantasme que nous soutenons ce genre de pensées, donc il tient à nous, de notre responsabilité, de sortir de ce fantasme-là.



Alors on ne sort pas complètement de son **fantasme fondamental** parce que, disons que ça demande un travail conséquent, mais en tout cas il y a une possibilité de comprendre que justement le monde — le journal s'appelle *Le Monde*, on nous présente le monde comme si c'était des choses qui vont de soi, c'est-à-dire *une réalité* — or, là où la psychanalyse est absolument en phase avec le moment le plus zénithal de la pensée de l'idéalisme allemand, c'est que :

Il n'y a pas de réalité qui soit donnée a priori pour le sujet



La seule chose qui est donnée, c'est d'être perdu. Ensuite, le sujet lui-même en fonction de sa propre manière de dire, crée la réalité de laquelle il dépend. Il n'est pas dans une réalité pré-donnée et pré-ordonnée à partir de laquelle il faut absolument faire avec.

Aujourd'hui, c'est le discours politique : « Ben ouais, il faut faire avec, y'a la dette, il faut payer, etc. » donc couic, couic, couic !

Comme s'il y avait des réalités déjà pré-existantes. Mais non, ce n'est pas ça, ça c'est absolument une manipulation langagière. C'est là où l'approche lacanienne est absolument subversive et politique.

C'est-à-dire que ce qui conditionne les possibilités du discours analytique, c'est de :

Changer les coordonnées de la réalité elle-même.



Ce n'est pas de faire évoluer la réalité qu'on vous a déjà donnée, parce que sinon, vous restez toujours à l'intérieur de cet horizon-là ; c'est de changer les coordonnées de la réalité elle-même.

Ça, c'est vraiment le côté absolument **subversif** qu'il y a déjà chez Freud, mais qui n'est pas développé de manière aussi opératoire que chez Lacan, parce que Lacan est le seul qui arrive à faire ça avec sa **théorie des discours** ; justement, en essayant de nous sensibiliser au fait que nous sommes pris quand nous parlons dans un nœud entre Imaginaire, Symbolique et Réel — et que nous ne voyons le monde qu'à travers **la fenêtre de notre fantasme**.

Nous sommes pris entre :

⇨ Le **fantasme** à travers lequel nous voyons le monde ;

⇨ Et le **sinthome**, c'est-à-dire l'évolution de notre symptôme jusqu'au dernier degré de sa dissolution, après quoi il n'y a plus de support pour le sujet, donc il reste notre propre sinthome.

Et on est pris entre ça. Donc Lacan, lui, permet d'ouvrir et de réconcilier les possibilités de penser justement et cette pensée ce n'est pas une pensée pure, c'est une pensée à partir du constat que c'est avec la langue qu'on pense et non pas avec le cerveau. On voit que le postulat même des neurosciences est faux, ils partent a priori avec un postulat qui est faux : on ne pense avec son cerveau, non :

On pense avec la langue.



C'est quelque chose d'extérieur à nous-mêmes, la langue, et non seulement extérieur, mais aussi de :

menaçant

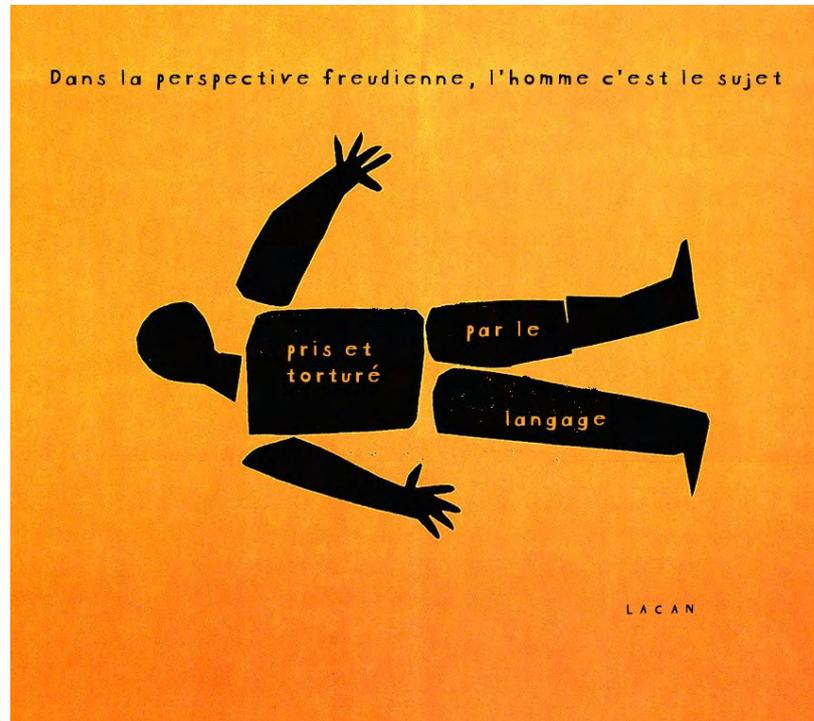


Quand il dit, *je ne dis pas ça de gaité de cœur*, etc., c'est parce qu'il fait référence à Heidegger, qu'il reprend.

Heidegger arrive à la conclusion, dans *Acheminement vers la parole*, qu'effectivement **la parole est la maison de l'être**, le refuge de l'être.

Mais Lacan il dit non, une maison de l'être certainement, mais c'est :

une maison de torture



C'est-à-dire qu'on n'y est pas chez nous *a priori*, c'est-à-dire qu'il faut faire avec son inconscient.

Donc l'impératif catégorique, lui, il le transforme en « Déchiffre ton inconscient ! » parce que sinon, ton inconscient, c'est ça qui va te tuer, parce qu'il y a du Réel dans ton inconscient.

Tu es tenu en otage.

Le langage fait pousser ses branches, ses feuilles, ses ramifications à travers le corps d'où il a pris racine au départ. Effectivement, s'il parle d'un parasite, ça veut dire qu'il considère que :

La jouissance est première.

C'est-à-dire qu'il se place paradoxalement du point de vue du sujet.

Winter, quand il a été interrogé au Sénat, c'est le seul qui a tenu **un discours pesteux**, il a dit :

Quand des enfants arrivent,
ils nous donnent des nouvelles de l'éternité.

Ne croyez pas
que le destin
soit plus que
cette densité
de l'enfance.

RILKE

Au lieu d'aller dans le sens de GPA, tous ces trucs, tout le monde s'imagine que c'est une grande avancée de la gauche alors que c'est typiquement du **Discours Capitaliste**.

Le **Discours Capitaliste**, pourquoi ça fonctionne très bien ?

C'est exactement comme les ascenseurs, le système capitaliste, il y a un bouton pour fermer les portes plus rapidement, mais en fait que vous appuyiez ou pas sur le bouton, ça se ferme exactement à la même vitesse. Vous êtes dans cet ascenseur-là et on vous demande votre avis, mais votre avis, tout le monde s'en fout !

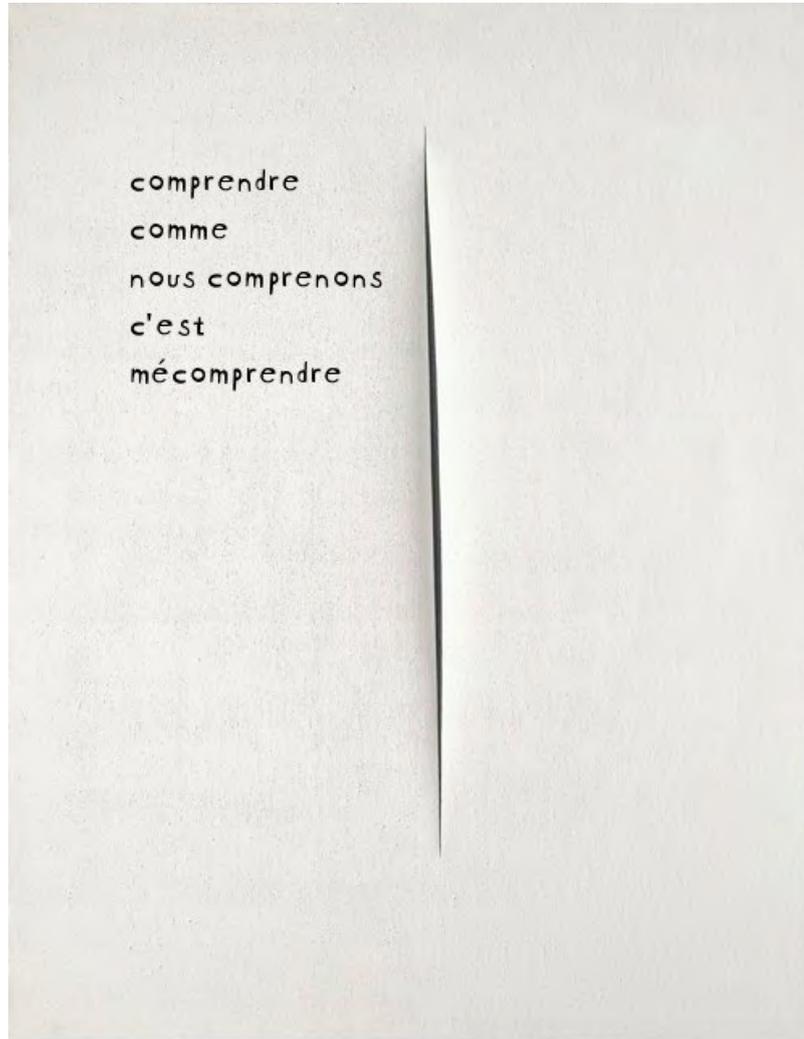
Les gens ont l'impression — c'est ça le truc de l'**interactivité** — ils sont tous là : « on est hyper interactifs ! », ils croient que leur truc sont pris en compte, mais en fait, ce qu'il y a en jeu, le choc des notions entre elles, comment les idées elles-mêmes telles qu'elles sont articulées ; comment les discours se font à un endroit, puis débordent, se combattent les uns les autres en utilisant les passions humaines comme le dit Hegel.

C'est-à-dire que pour Hegel justement, c'est le sommet de la pensée philosophique, c'est que tout son système dans la *Phénoménologie de l'esprit* c'est de :

Considérer que ce ne sont pas les êtres humains qui tiennent des discours, mais les pensées elles-mêmes, c'est-à-dire le langage qui va se servir des passions humaines pour se combattent à l'aide d'idées.

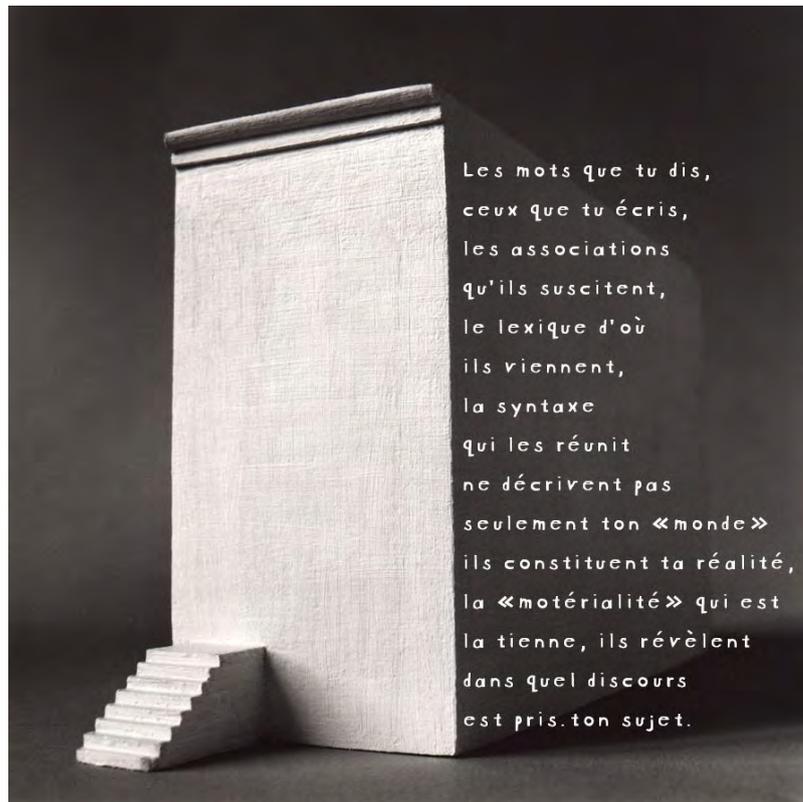
Dans Lacan, il y a cette volonté de faire saisir une évidence dont il est le plus difficile à se saisir parce que comme il le dit lui même :

Il faut éviter l'évidence.



Nous sommes perdus dans l'espace et nous sommes parlés par des discours, ce n'est pas nous qui les tenons :

**Le sujet se définit par rapport au discours
dans lequel il est pris.**



C'est pour ça que la définition minimale qu'il donne d'un analyste, c'est qu'au moins il sache dans quel **discours** il est pris.

Le discours prime un peu comme **l'espace** prime sur nous quand on est obligé sur terre d'être dans un espace. Après qu'est-ce qu'on fait avec cette dimension-là ?

Dans notre rapport au langage, il faut quelque part redoubler notre propre perte, Il faut accepter d'être perdu dans l'espace, il faut accepter d'être perdu dans la langue pour éventuellement pouvoir y trouver des repères.

De la même manière, le fait d'être pris dans des discours, c'est une espèce de **révolution**, il faut le dire :

On revient à un point originel.

Les mots
appartiennent
à l'Autre !

À ce qui s'est passé pour nous entre Symbolique et Réel.

C'est-à-dire, d'une certaine manière, qu'avant que nous soyons nés, on a existé symboliquement dans le discours de nos parents. Nous avons été nommés, même si ce n'est pas notre prénom, qu'ils hésitaient là-dessus, etc. ; on a suscité des espoirs, etc.

On a existé d'abord en tant que symbolique avant d'être réel. Ça, c'est le sujet, c'est la notion de sujet qui se prend dans le symbolique. Mais à partir du moment où je nais, alors là je suis d'abord pris dans un Réel et je ne peux accéder au symbolique que du point de vue de cette emprise dans le Réel dans lequel je suis déjà pris.

Donc il y a une :

inversion temporelle



Quand Lacan parle, pourquoi il parle si juste ? On dirait Nietzsche : pourquoi je dis des choses aussi merveilleuses ? Pourquoi je parle si juste ?

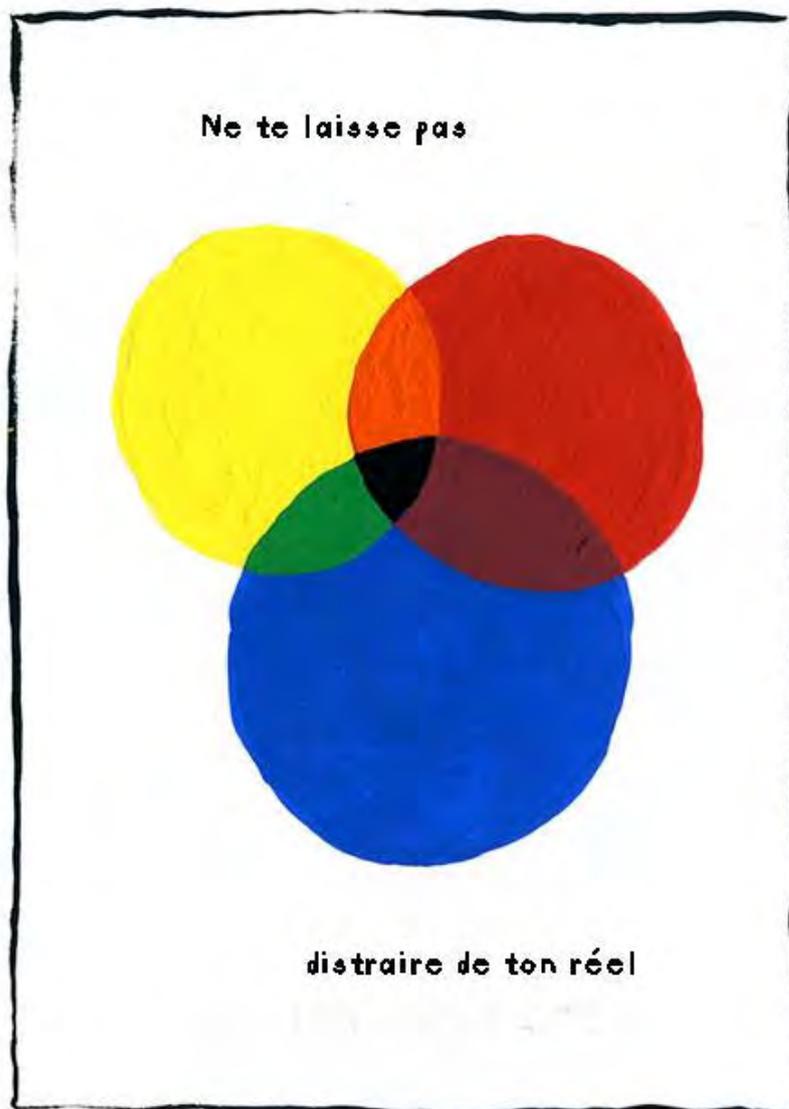
C'est parce que :

Son bien-dire, Lacan le situe, lui, du Réel d'où il parle.

Il sait que pour lui le Réel prime.

Après on va dire « le réel de la jouissance », etc., donc on peut développer ça, ce que c'est que le Réel ; mais c'est à partir de là, où justement il ne va pas énoncer des espèces de truismes énonciatifs avec une espèce de sagesse qui consiste à dire qu'on peut se passer les uns les autres et qui ne veut rien dire ! Il parle de son point de vue de sujet en sachant que c'est en tant qu'analysant qu'il parle.

Ton bien-dire justement, qui constitue l'éthique psychanalytique, c'est de te préoccuper d'abord de ton réel, c'est-à-dire de ton inconscient.



Au fond, c'est la première première préoccupation tu dois avoir.

Ce n'est pas un impératif catégorique au sens kantien où ça, ça s'impose à tout le monde. On est tous parasités. Il y a une espèce de commandement en nous qui fait qu'il y a un moment où on se demande si on a bien fait, si on a pas bien fait ; ça, c'est l'impératif catégorique kantien, il est universel.

Du point de vue de Lacan, voilà, il y a une **liberté**, on peut rester aussi bête qu'on veut, c'est possible.

Le choix c'est la condition du sujet, parce que le choix est toujours un métachoice, c'est-à-dire je choisis de choisir, si j'ai choisi de n'avoir jamais choisi, ça veut dire que je ne peux pas récupérer une position de sujet.

La notion de choix est obligatoire dans une éthique telle que la psychanalyse où :

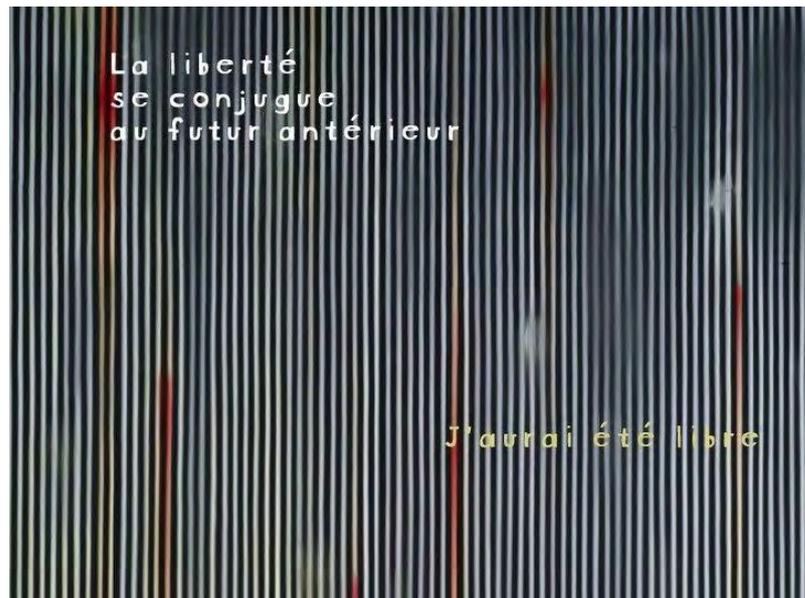
Le sujet est toujours responsable.



C'est obligé, sinon on va être vraiment dans d'autres types de discours où le sujet est entièrement déterminé par des facteurs exogènes, extérieurs à lui-même.

C'est ce qu'amène Lacan justement par rapport à l'impasse philosophique, c'est cette dimension-là qui avait déjà quand même été amorcée, notamment par Descartes, Kant, Hegel, etc., mais cette notion-là, c'est la notion de **sujet** et la notion de sujet ça veut dire :

**L'assujettissement préalable au discours
est la condition aussi de la liberté.**



C'est un paradoxe, mais il faut qu'il y ait la reconnaissance du mode d'aliénation pour qu'il y ait une possibilité de liberté.

Sinon il n'y a pas de liberté, tout est entièrement déterminé par des facteurs exogènes et c'est terminé. Ça, c'est le **fantasme génétique**, c'est-à-dire découvrir des gènes pour tout. Mais ça ne marche pas du tout comme ça en vérité,

parce que sur l'expérimentation, même les gens de l'épigénétique qui sont quand même généticiens, sont obligés de reconnaître qu'il y a chez l'être humain — l'aspect génétique décode le génome — en fonction des activités, de l'entourage, de ce qui se passe, il y a des codes qui ne fonctionnent plus, qui décodent justement.

Nous sommes soumis à **l'intransigeance de la liberté**, ça requiert logiquement — on antécède les propositions logiques, on remonte là c'est vrai jusqu'à Schelling pour Lacan, — cette :

insondable décision de l'être

Il y a un moment où je suis obligée, *rétroactivement*, parce que la différence c'est que :

⇨ avec une **logique scientifique**, on est dans une logique **hypothético-déductive** : je pose une hypothèse et à partir de cette hypothèse, je déduis des choses et je fais des statistiques en fonction de s'il y a ça ou pas, je pose ça, et il peut y avoir ça, etc., etc.

⇨ Une **logique de type psychanalytique** ou de **l'idéalisme allemand** c'est l'inverse, c'est-à-dire que c'est un pan en retrait. Pour qu'il y ait ça, il a fallu qu'il y ait ça au préalable.

Donc c'est une logique qui remonte à rebours. En art, c'est pareil, on est dans une logique de type rétroactif, comme la rétroaction du signifiant.

C'est la vraie rigueur logique !

Sinon quand on est dans l'hypothético-déductif, on est dans ce qui nous est vendu comme le truc scientifique, mais on n'est pas dans la logique, il y a toujours un facteur impossible, un epsilon. On finit toujours par des statistiques et ça, c'est **l'évacuation du sujet**.

Un sujet c'est tout le contraire d'une statistique. Bien sûr, vous avez toujours la possibilité de vous considérer vous-même comme une statistique...

La vraie logique est une logique de rétroaction. C'est-à-dire qu'on part d'un postulat et pour que ce postulat-là soit une observation, c'est le vrai sens de la théorie, il aura fallu qu'il y ait ça au préalable.

Donc ce sont des conditions indispensables à quelque chose. Ce n'est pas une projection, ce n'est pas projectif.

Cette notion de choix est cruciale. C'est pour ça que Lacan parle de :

Choix forcé

C'est-à-dire que même si le choix est forcé, ça n'en reste pas moins un choix.
